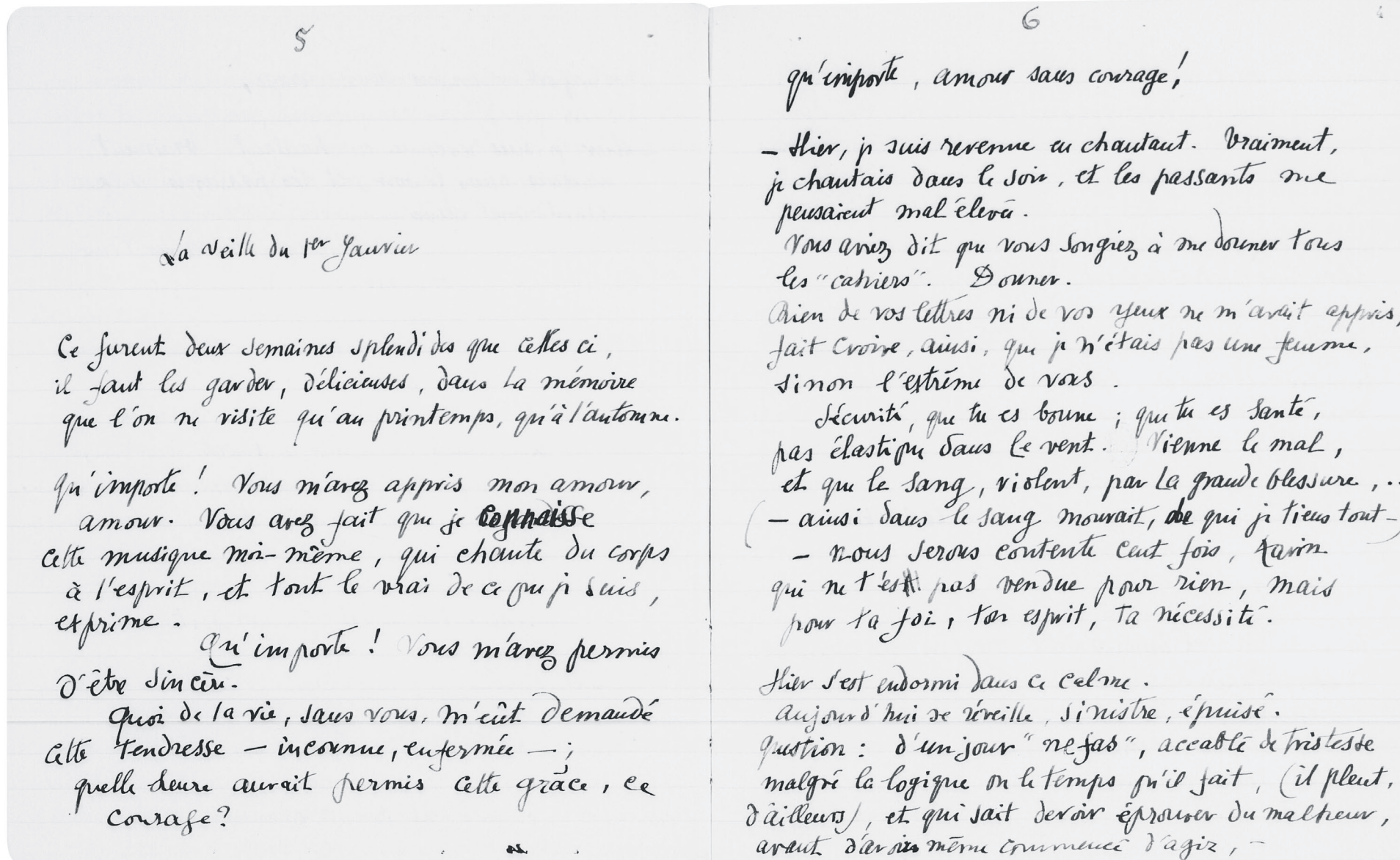


« Naturellement il menace de mourir. »

Catherine Pozzi (1882-1934)

« Je n'ai jamais eu qu'une raison pour écrire : celle de me défendre », écrivait Catherine Pozzi le 28 septembre 1922. Se défendre, selon ses mots, contre « le fatum-chameau » (destin chameau) qui est le sien. Son journal, tenu deux décennies durant, est bien un lieu de combat intérieur, des pages au travers desquelles elle ne cesse de chercher à se réapproprier le cours de sa vie. Malgré un mariage où elle s'épuise, et qui s'achèvera par un divorce houleux. Malgré une pleurésie qui lui fait sans cesse frôler la mort. Et malgré l'amour dévorant et souvent destructeur qui la lie à Paul Valéry, rencontré en 1920. Valéry est séduit par cette femme brillante, qui étudie la biologie avec ferveur. Le journal retrace les tourments de cette passion où, pour Catherine Pozzi, l'esprit plus que le corps tient la première place. Elle voit en lui, dans ses moments d'euphorie (premier extrait), une âme sœur choisie. « Vous êtes sans doute mon plus grand courage, ce moment d'héroïsme que chaque vie n'a pas », s'exalte-t-elle. Mais il est aussi cet homme marié, si souvent décevant, qui « menace de mourir » (second extrait) quand elle veut rompre ou qui prend à la légère sa santé fragile. Il n'hésite pas non plus à user et abuser de l'intelligence de son amante, s'appropriant un texte ou exigeant qu'elle soit son exécutrice testamentaire. Catherine Pozzi oscille entre dévouement – « Je me suis offerte à cette pensée, je dois la servir » – et sursauts de révolte face à cet amant volontiers tyrannique.



Elle finit par le quitter après huit ans d'une liaison orageuse. Une rupture vécue comme un arrachement. Au sein d'une œuvre brève – une nouvelle autobiographique, Agnès, et six poèmes –, son cruel et poignant journal flamboie. Elle légua les trente-six carnets qui le constituent (trois petits carnets et dix liasses non reliées) à la Bibliothèque nationale de France. Tout en précisant qu'ils ne pourraient être publiés que trente ans après sa mort. Preuve, sans doute, qu'elle n'ignorait pas combien ses mots pourraient résonner auprès d'autres âmes. Et d'avertir en passant : « Ceux qui liront ça quand je serai froide (dis : "partie" : tu brûleras toujours), penseront que j'écrivais pour eux. J'écris pour ne pas mourir de solitude. »

La veille du 1^{er} janvier [1921]

Ce furent deux semaines splendides que celles-ci, il faut les garder, délicieuses, dans la mémoire que l'on ne visite qu'au printemps, qu'à l'automne.

Qu'importe ! Vous m'avez appris mon amour, amour. Vous avez fait que je connaisse cette musique moi-même, qui chante du corps à l'esprit, et tout le vrai de ce que je suis, exprime.

Qu'importe ! Vous m'avez permis d'être sincère.

Quoi de la vie, sans vous, m'eût demandé cette tendresse – inconnue, enfermée ; quelle heure aurait permis cette grâce, ce courage ?

Qu'importe, amour sans courage ! ...